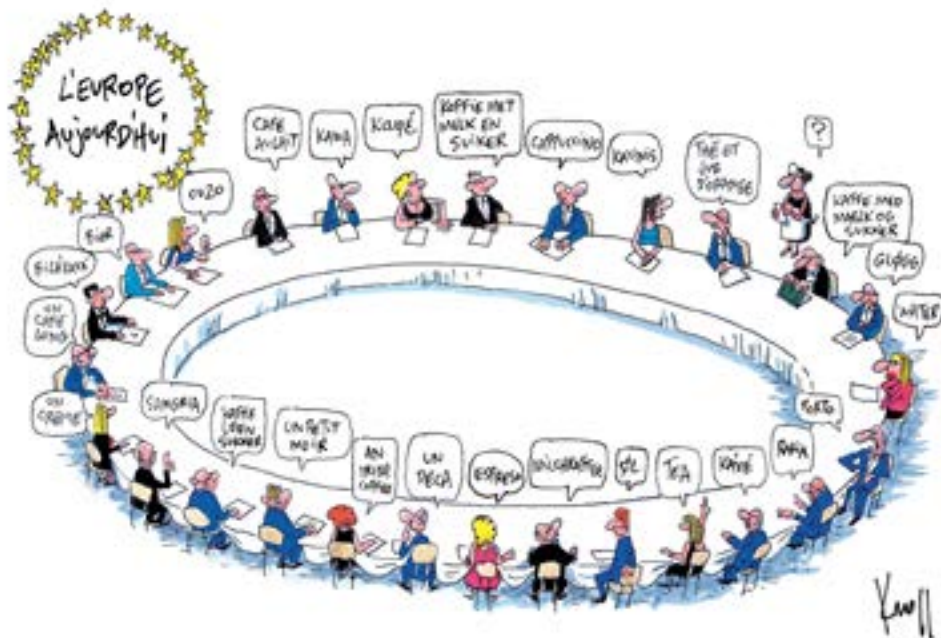




# FONDATION CECIN'EST PAS UNE CRISE

## Quelle Europe pour demain ?

Septembre 2016 - Revue N°7



**« L'Europe est une utopie,  
mais dans le sens positif du terme. »**

**MARIELLE PAPY**

Le Brexit, à paraître fin 2016

# UN MOT DU PRÉSIDENT



**JEAN-PASCAL LABILLE,**

Président de *Ceci n'est pas une crise*, ancien Ministre fédéral et Secrétaire général de Solidaris.

Chères lectrices, chers lecteurs,

A l'heure de défendre le projet européen, on se réfère, bien souvent, à l'idée de « *civilisation européenne* » ou de « *culture européenne* ».

Peut-on la définir, cette culture européenne, et si oui, comment ? La réflexion ne date pas d'hier.

A la Renaissance, déjà, une « *conscience européenne* » est apparue, qui a été utilisée pour tenter de surmonter les divisions internes et pour diffuser un modèle à l'extérieur.

Les euro-nationalistes, qui légitiment encore toujours le projet européen sur base d'une identité européenne, se réfèrent à un patrimoine historique commun, généralement présenté comme issu du judéo-christianisme et de l'Antiquité gréco-romaine.

Le premier ayant trouvé ses racines au Proche-Orient, l'argument ne résiste pas longtemps – quant à la civilisation gréco-romaine, elle s'est construite précisément par son refus de l'autarcie.

Plutôt que de se référer au passé, le projet européen ne peut donc, définitivement, ne se définir qu'en (ré) affirmant ses fondamentaux, et en établissant ce que nous souhaitons comme véritable « *projet de civilisation* ».

En rendant à l'Europe une vraie dimension culturelle, comme le souhaitaient ses pères fondateurs : « *l'Europe, avant d'être une alliance militaire ou une entité économique, doit être une communauté culturelle dans le sens le plus élevé du terme* ».

La présente édition, comme la précédente, parlera donc d'Europe ... et de culture.

Vous y découvrirez ainsi des extraits de textes écrits par Jean Cornil, par Daniel Cohn-Bendit et par Paul Jorion. En avant-première, vous pourrez lire un extrait du nouveau livre d'Henri Deleersnijder, qui paraît ce-mois ci dans la collection de la Fondation, « *Des Mots d'Espoir* ».

Que la découverte de ces textes vous rende heureux et fier d'être des citoyens européens ...

Bonne lecture !

**Jean-Pascal Labille,**  
Président

# SOMMAIRE

<b>J'avais 20 ans quand le mur de Berlin est tombé...</b>	p.05
Par Marielle Papy, le Brexit, ouvrage collectif à paraître fin 2016	
<b>S'émanciper tout au long de la vie</b>	p.06
Par Jean Cornil, PAC, les cahiers de l'éducation permanente n°48, 2016	
<b>Europe</b>	p.08
Par Henri Deleersnijder, extrait de l'ouvrage «Les mots de l'espoir», octobre 2016	
<b>« L'utopie est le rêve nécessaire et la réalité le défi permanent »</b>	p.09
Une interview de Daniel Cohn-Bendit, par R. Bacqué, Le Monde, le 8 septembre 2015	
<b>Comment construire une société plus égalitaire et moins inflexible ?</b>	p.12
Par Paul Jorion, la Libre, le 7 septembre 2016	
<b>Le cours d'empathie obligatoire dans les écoles danoises</b>	p.13
Mathilde Leflot, RTBF, le 23 août 2016	
<b>Agenda</b>	p.14

# J'AVAIS 20 ANS QUAND LE MUR DE BERLIN EST TOMBÉ... L'UTOPIE EUROPÉENNE

*Est-ce que les Etats-Unis d'Europe ne sont pas une utopie? » Je pense que dans toute grande entreprise humaine, pour qu'elle puisse réussir, il y a toujours une part de rêve. Mais le rêve, s'il dure, devient un jour une réalité, parce qu'alors les hommes s'attachent à surmonter les difficultés nécessaires à sa réalisation. Graduellement, le rêve s'efface et sa réalisation apparaît. C'est notre cas, c'est le cas de l'unité de l'Europe.*

Jean Monnet

## EXTRAIT DE L'OUVRAGE «BREXIT» PAR MARIELLE POPY, ADMINISTRATRICE DÉLÉGUÉE DE LA FONDATION CECI N'EST PAS UNE CRISE

A la veille et au lendemain du Brexit, des voix se sont élevées pour critiquer le projet européen.

Au-delà des critiques raisonnables, nécessaires et constructives (le projet européen doit être rendu aux citoyens, l'administration et la politique européenne devraient être moins opaques pour le public, l'Europe soit se doter d'un nouveau projet etc.), d'autres, qui sont d'ailleurs celles qui ont mené au Brexit, prônent le rejet pur et simple du projet européen.

Pour les tenants de cette dernière théorie, « l'Europe est une utopie », le mot étant alors lourdement chargé de négatif : le projet européen serait irréaliste, inefficace pour résoudre les maux de notre monde actuel, il ne profiterait pas à la population et serait, tout simplement, complètement éloigné de la réalité.

Le mot utopie a cependant deux sens...

Le premier, en effet, définit l'utopie comme « un projet dont la réalisation est impossible, (une) conception imaginaire<sup>1</sup>. »

Le second sens du mot, par contre, est une « *construction imaginaire et rigoureuse d'une société, qui constitue, par rapport à celui qui la réalise, un idéal ou un contre-idéal*<sup>2</sup> ».

2 La tradition philosophique (et littéraire) relative à l'utopie permet d'ailleurs d'en montrer les nombreuses vertus, et pas seulement comme projection future idéale mais aussi comme moyen d'agir<sup>3</sup>.

Et dans ce sens, l'utopie n'est donc pas un projet impossible : au contraire elle est un idéal de société et un vrai projet auquel œuvrer. Alors que l'idéologie vient légitimer le réel, l'utopie se manifeste comme une alternative critique à ce qui existe. Si l'idéologie préserve l'identité des personnes ou des groupes, l'utopie, pour sa part, explore ou projette du possible. Toutes deux se rapportent au pouvoir et font partie de notre identité, mais la première est orientée vers la conservation, la seconde vers l'invention<sup>4</sup>.

Oui, l'Europe est une utopie, mais dans le sens positif du terme.

**Marielle Popy**

Le Brexit, Ouvrage collectif,  
Renaissance du Livre  
A paraître avant fin 2016

1 Le Larousse.

2 Idem.

3 Élections européennes : Pourquoi l'Europe est notre plus belle utopie, Adrien Rivierre, L'Obs, le plus, 23 mai 2014.

4 L'idéologie et l'utopie, Paul Ricoeur, Ed. du Seuil, 2005

# S'ÉMANCIPER TOUT AU LONG DE LA VIE

« L'ineptie est de vouloir conclure. »  
Gustave Flaubert

## PAR JEAN CORNIL

Éduquer c'est étymologiquement se conduire hors de soi, tenter de se hisser un peu au-dessus de soi-même. Ne pas trop se perdre de vue dans le divertissement, la distraction, la diversion de l'essentiel. Éduquer est un pari existentiel : partir d'un point pour cheminer vers un autre pour moins mal percevoir et analyser la complexité de la réalité. « *Mal nommer les choses c'est ajouter du malheur au monde* » écrit Albert Camus. Recevoir, célébrer et transmettre, pour reprendre la trilogie d'Emmanuel Levinas, englobe un cheminement vers plus de connaissances donc plus de joie.

C'est une des grandes leçons existentielles de la pensée de Spinoza : le sage meurt moins que l'enfant, le fou ou l'ignorant.

Les savoirs, pratiques comme théoriques, se veulent donc, à mon sens, un des itinéraires possibles vers plus de sérénité et de tempérance. Il y a comme une véritable jubilation à éclaircir un mystère, à décoder un concept, à dialoguer sur les narrations du monde, à partager une intuition, à convertir son regard sur soi, les autres et le monde.

Cette route d'apprentissage, balisée par le questionnement et le doute, nous détourne des dogmes et des slogans. Elle conduit vers plus de tolérance, d'empathie et de respect. Vers plus de hauteur et de dignité. Pour chacun et pour tous, en regard des sensibilités et des parcours de vie. L'éducation tout au long de son existence améliore la condition humaine.

Pour reprendre un précepte, de Pindare à Nietzsche, aussi signifiant qu'il est discutable, nous devenons peu à peu ce que nous sommes. Bien entendu l'explication n'est pas la justification.

Pour évoquer une polémique récente, le sociologue Bernard Lahire a rédigé un essai afin d'en finir avec «*la culture de l'excuse*» qui dévalorise les sciences sociales.

Son plaidoyer lumineux pour la sociologie démonte la vulgate du sens commun, des préjugés et des fantasmes, qui sous-tendent tant de discours médiatiques. Par l'esprit critique et l'indispensable distance avec le monde, pour pouvoir réellement y réfléchir, les savoirs, dans tous les domaines, forment les citoyens à être un peu plus sujets de leurs actions.

C'est la vertu première de la connaissance : un processus de transformation de soi et du monde. S'arracher aux contraintes de la nature d'après Pic de la Mirandole, la perfectibilité selon Jean-Jacques Rousseau, « *l'existence qui précède l'essence* » selon l'existentialisme de Jean-Paul Sartre, toutes ces notions, retenues par la tradition philosophique, illustrent la définition de l'homme comme un être de progression. L'inverse du code génétique qui fige le non-humain et l'humain dans une identité définitive.

Cela dit sans préjuger des extraordinaires progrès de l'éthologie animale et de la botanique. L'homme, cet animal métaphysique, est un être de changement. L'éducation en est une des clés, vers un aboutissement, certes jamais fini, mais certes plus ample. Gloire à l'esprit élargi tant vanté par Emmanuel Kant.

Au terme de ce bref essai, et dans la perspective d'une permanence de l'éducation, je souhaite proposer quelques balises littéraires, scientifiques et philosophiques qui justement ne cessent de m'éduquer après quelques décennies de lectures.

Deux remarques cependant car j'ai toute conscience des limites de l'exercice.

Premièrement, je me concentre sur les savoirs livresques d'auteurs du passé et du présent. Or, mon éducation et mon cheminement sont d'abord construits par des émotions, des passions et des rencontres au fil de personnes, de voyages, de musiques, de films, de paysages ou de saveurs, de controverses ou d'odeurs, d'amitiés ou de villes. Un maelstrom de sensations, d'émerveillements et d'indignations. Le cœur tout autant que la raison.

Au risque d'apparaître comme hémiplégique, je ne livre ici qu'une part de mon itinéraire existentiel, celui des idées donc des mots, ces êtres vivants selon Bernard Pivot. Rien sur mes éblouissements face à la musique de Jean-Sébastien Bach, face à la douceur du Nil ou face à la ferveur de Jérusalem. Rien sur ma rage face aux migrants qui se noient, aux enfants qui souffrent, aux femmes que l'on réduit en esclavage... la liste est hélas sans fin des turpitudes et des cruautés. Non, juste des suggestions de publications et de livres. Du théorique, de l'abstrait, du réflexif, du raisonnement, du mental.

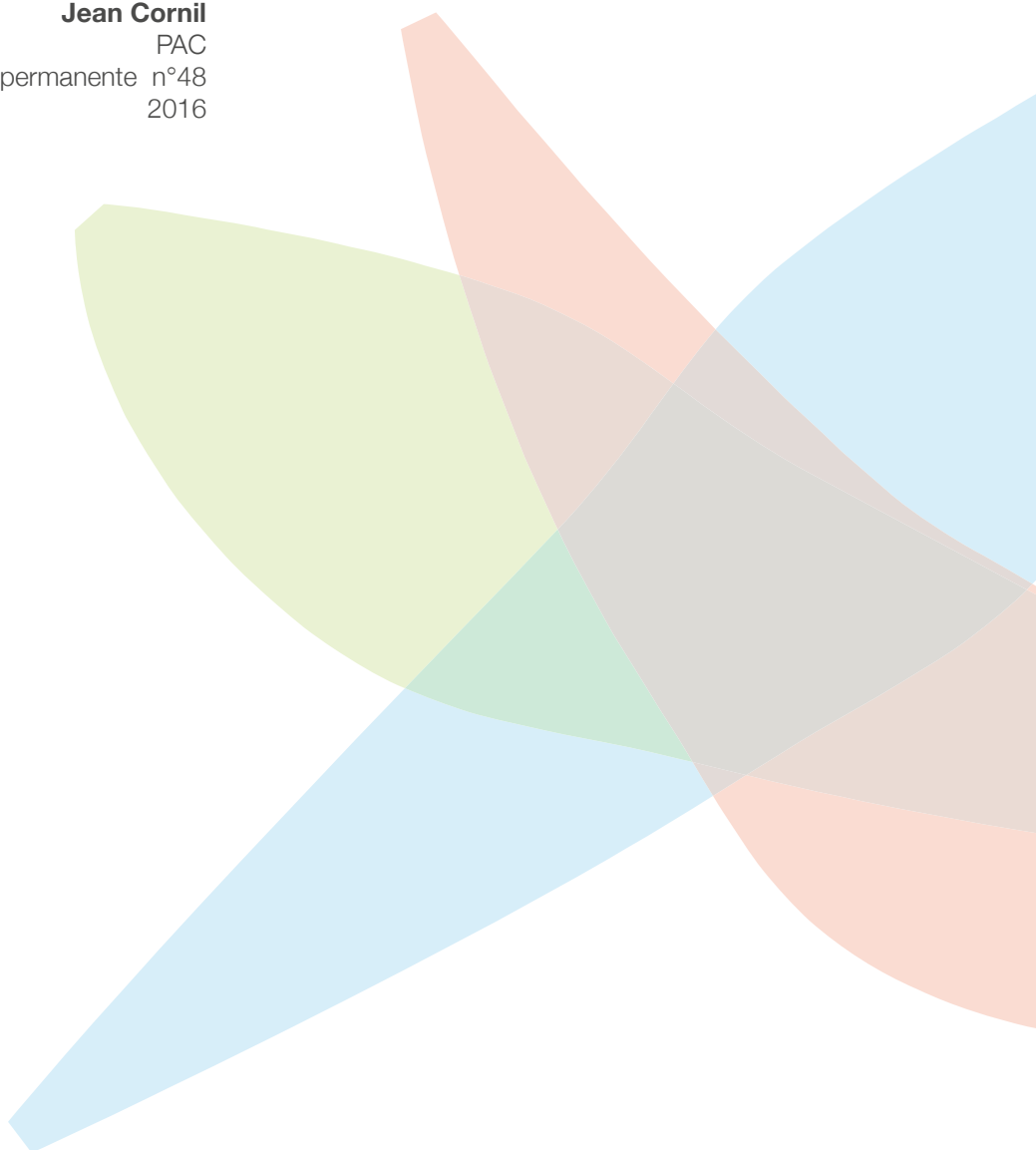
Seconde remarque : les livres que je propose sont pour la plupart des analyses de savants et des penseurs occidentaux, et tous sont traduits ou rédigés en français. La maîtrise de la langue n'étant pas mon point fort, ni la culture des sciences exactes, ma fibre littéraire m'a naturellement porté vers la philosophie, l'histoire, les sciences sociales et les essais politiques. L'angle de vue s'en trouve amoindri et le prisme pour une part faussé. Le point de vue sur la vie et le monde par un mathématicien, un ingénieur, un Japonais, un Hindou ou un Rwandais s'en trouverait certainement déplacé. Pour ne pas citer celui d'une femme, d'une jeune ou d'un croyant... La prétention n'est pas à l'universel mais à l'universalisable.

Dans le sillage « *des sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur* » d'Edgar Morin, en route donc pour une bibliothérapie.

**Jean Cornil**

PAC

Les cahiers de l'éducation permanente n°48  
2016





# EUROPE

## EXTRAIT DES «MOTS DE L'ESPOIR» PAR HENRI DELEERSNIJDER

Elle aimait batifoler sur la plage et y jouer au volant avec ses sœurs et amies. Jusqu'au jour où Zeus, émoustillé par le portrait qu'en fit Hermès, se transforma en taureau blanc et quitta les hauteurs de l'Olympe pour la conquérir. La jeune fille, bientôt mise en confiance, ne fut pas insensible à la force et au charme taurins du divin cavaleur. Lequel finit par emporter la belle, sur son échine, vers les flots tout proches. L'insolite duo parvint ainsi en Crète et s'unit sous les platanes enchanteurs. De cet hymen consommé à la hussarde naquit Minos, le futur roi de Cnossos. Europe – puisque c'est d'elle qu'il s'agit – désigne à l'origine une nymphe, princesse phénicienne de son état, résidant à Sidon ou Tyr, anciennes cités de l'actuel Liban. Ce nom, d'après une étymologie largement admise, porte en lui la trace du mot grec *euruôpa*, épithète homérique qui fait de Zeus le dieu « *aux larges vues* ».

Ainsi donc, concept façonné par les Grecs, l'Europe est fille d'Asie. Et, à propos des pays que le Vieux Continent a vus naître au cours des siècles, Victor Hugo, poète olympien s'il en fut, écrivait en 1849 : « *Un jour viendra où vous, France, vous Russie, vous Italie, vous Angleterre, vous Allemagne [...] vous vous fondrez étroitement dans une unité supérieure, et vous constituerez la fraternité européenne.* » Au lendemain de la victoire du Brexit, le moins qu'on puisse dire est que ce vœu ne s'est pas encore réalisé.

À l'heure où la construction européenne est menacée de dislocation et où l'europhobie elle-même paraît dangereusement s'étendre, il n'est pas inutile de rappeler à quel point l'Ancien Monde occidental s'est nourri des apports venus d'ailleurs, à commencer par le néolithique que nous a légué le Proche-Orient. Nier ou sous-estimer cette réalité historique serait une forme particulièrement funeste de négationnisme.

Fenêtres closes, la maison européenne risque d'étouffer. Ce fut le cas lorsque, deux fois de suite en moins de cinquante ans au cours du siècle dernier, elle se laissa entraîner par ses démons nationalistes les plus meurtriers, oubliant, pour le plus grand malheur de ses peuples, l'esprit d'ouverture dont elle est amplement issue. Les pères fondateurs de l'Union, soucieux de créer un espace de paix et de prospérité, n'avaient certes pas oublié cette dimension tragique du passé. D'où l'ambition de leur vision d'avenir, qui s'appa-

rentait en quelque sorte – le rapt en moins – à l'audacieuse entreprise de Zeus, ce « *dieu diurne dont le vaste regard embrasse l'étendue* »...

Il est à souhaiter que les responsables actuels de l'Union, trop souvent perçus comme des résidents d'une Olympe technocratique, ouvrent leurs yeux (et leurs cœurs) sur le sort des simples mortels malmenés par la mondialisation des échanges, ces éclopés d'une époque si dure aux plus faibles et aux perdants. Rien ne prouve qu'ils ne le font pas, bien sûr. Encore faudrait-il – quitte à revoir les traités constitutionnels – qu'ils s'engagent à activer enfin le volet social du projet européen. Sans adhésion des peuples, sans une politique de justice fermement menée, le « *désir d'Europe* » restera en panne.

Un autre souhait aussi : prêter l'oreille aux messages délivrés par certains grands hommes qui ont modelé au fil du temps, chacun à leur façon, l'identité profonde des 500 millions d'Européens. Érasme l'humaniste, grand arpenteur de notre continent, trop souvent oublié aujourd'hui, est de ceux-là. Le programme d'échange d'étudiants entre universités et grandes écoles européennes mis en place en 1987 – Erasmus – s'est évidemment inspiré de son nom. Reste maintenant à le lire ou relire : son *Éloge de la folie* (1511) nous mettrait en garde contre les dangers actuels de la montée en puissance de l'irrationnel. Entre autres.

**Henri Deleersnijder**  
**Les mots de l'Espoir**  
Renaissance du livre,  
à paraître en octobre 2016





## « L'UTOPIE EST LE RÊVE NÉCESSAIRE ET LA RÉALITÉ LE DÉFI PERMANENT »

Depuis des décennies, Daniel Cohn-Bendit incarne, en France, à la fois le bouleversement de la société soixante-huitarde et la transformation de l'Europe moderne. A 70 ans, retraité de la politique mais ultra-actif sur la scène médiatique et sociale, il revient sur ses utopies passées et la façon dont on mène le changement. Il sera l'invité du Monde Festival, le 27 septembre, face à l'ancien ministre de l'économie grec Yanis Varoufakis.

### ENTRETIEN AVEC DANIEL COHN-BENDIT

*A quel âge vous êtes-vous intéressé à l'action collective ?*

**D. C-B. :** A l'adolescence, je suis entré dans un internat, la Odenwaldschule, à une cinquantaine de kilomètres de Francfort. C'était une pédagogie moderne, anti-autoritaire, où l'on pouvait passer son bac général et, en même temps, un brevet de mécanicien. C'est là que j'ai fait du théâtre. Je voulais jouer Puck, dans Le Songe d'une nuit d'été. Jouer, c'est une autre approche du monde. Mais il y avait surtout un parlement des élèves dont j'ai été le secrétaire puis le président.

*Vous vous imaginiez donc déjà en leader politique ?*

**D. C-B. :** Pas comme un leader, mais je voulais démontrer une certaine capacité à représenter, sans forcément théoriser la chose... Mais j'ai tout de même organisé une campagne électorale au lycée.

*Vous n'aviez pas de vision d'un futur ultramoderne, avec voitures qui volent et robots ?*

Je n'ai jamais été amateur de science-fiction. Le monde futur collait pour moi à la réalité. Evidemment, j'ai attendu toute la nuit de voir Armstrong faire le premier pas sur la Lune, mais je me projetais surtout dans l'action collective. Par mon frère, Gaby, qui a neuf ans de plus que moi, j'avais déjà des contacts dans les milieux politiques. Dans mon internat, cependant, nous recevions une éducation réaliste : le parlement des élèves, c'est déjà un pragmatisme. C'est penser que l'on peut peser sur les détails, sur la vie quotidienne, agir collectivement pour changer son école. J'étais déjà un petit réformiste en herbe qui profitait de sa capacité d'entraîner.

*Quand avez-vous commencé à vouloir changer le monde ?*

**D. C-B. :** Après mon bac, quand j'ai rejoint les milieux libertaires en France. Nous voulions l'autogestion, un changement radical, mais nous refusions absolument le pouvoir. Pour nous, changer le monde équivalait justement à « détruire toute possibilité de pouvoir ». D'une certaine façon, ceux qui veulent l'autogestion sont toujours les perdants de l'Histoire. Ce sont les marins de Kronstadt, les libertaires de la guerre d'Espagne, toujours des minorités. L'essai de Pierre Clastres La Société contre l'Etat (Les Editions de Minuit, 1974) m'a beaucoup marqué idéologiquement.

Il y avait d'un côté la radicalité du rêve et, en même temps, dès les débuts des mouvements à Nanterre, j'ai eu la volonté de rassembler. Depuis, c'est devenu une priorité politique pour moi. Réunir dans un mouvement commun réformistes et révolutionnaires, telle était mon utopie en 68 avec le Mouvement du 22 mars ou, en 2009, avec Europe Ecologie. Pour changer le monde, il faut savoir surmonter les postures contradictoires.

*Pour être réformiste, il faut aussi être optimiste sur la nature humaine...*

**D. C-B. :** Juste après 68, j'ai été de ceux qui théorisaient l'aliénation dans la lignée de Jean-Jacques Rousseau : l'homme est bon, mais c'est la société qui en a fait un monstre, changeons le système et l'homme pourra s'accomplir dans toute sa valeur. C'est au milieu des années 1970 que je suis devenu plus proche de ce que disait Hannah Arendt : l'homme n'est ni bon ni mauvais par essence, mais une même personne peut être admirable ou abominable selon les périodes.

Les juifs ou les réfugiés sont des victimes mais ils ne sont pas par essence des hommes bons et je ne veux pas simplement m'identifier avec des victimes. Je suis solidaire mais je veux rester lucide. L'utopie est le rêve nécessaire et la réalité le défi permanent. Je suis imprégné de cette philosophie qu'Edgar Morin a ensuite appelée la philosophie de la complexité.

*Admettre la complexité, n'est-ce pas paralysant pour changer la société ?*

**D. C-B. :** Une révolution est un moment de changement violent, mais la désaliénation prend forcément du temps. C'est ce que les révolutionnaires n'ont pas compris ou pas voulu admettre. Ils ont une conception de l'homme qui suppose de lui imposer le changement d'en haut, « pour son bien ». C'est la quintessence du marxisme qui amène logiquement au parti bolchevique, seul à savoir ce qui est bien pour les autres. Mais il faut distinguer entre la révolution politique et la transformation de la société. Celle-ci est longue. Tenez la Révolution française. Elle a déclenché un processus de démocratisation qui a duré, avec des soubresauts, jusqu'en 1945 lorsque les femmes ont eu le droit de vote. L'important, c'est comment changer le monde et qui va le changer. Il faut être capable d'accompagner l'évolution des mentalités des citoyens. La révolution idéologique est un long fleuve plus ou moins tranquille qui, malheureusement, à certains moments, risque d'être victime de la sécheresse de la pensée.

*Vous avez le sentiment que l'action politique peut faire changer les mentalités ?*

**D. C-B. :** D'un côté, beaucoup d'Allemands font aujourd'hui comme si l'Allemagne avait toujours été génétiquement une démocratie. D'un autre côté, l'Allemagne a changé. Belle ironie de l'Histoire, plus de 50 000 Israéliens vivent aujourd'hui à Berlin pour respirer en paix. Mais la réalité est que la démocratie s'est installée il y a soixante ans, après le choc énorme qu'a été le nazisme et la seconde guerre mondiale. L'effort de réflexion de l'Allemagne sur son histoire est admirable. Cela, c'est changer le monde !

*Lorsque vous étiez élu à Francfort, avez-vous pu œuvrer à changer les mentalités ?*

**D. C-B. :** J'étais responsable de l'immigration à la mairie de Francfort lors de la première vague importante de réfugiés des années 1990. Nous devions accueillir pas mal de familles et, comme après la réunification, les Américains avaient diminué leur présence militaire et laissé des casernes vides, nous avons décidé d'y loger les arrivants. Une bonne partie de la population s'est mobilisée contre. Alors, j'ai organisé une réunion publique. J'avais à mes côtés un type de la CDU, un du SPD et le chef de la police.

Tous les préjugés se sont exprimés sans fard jusqu'à ce que le policier explique : « *La demande d'asile est un droit constitutionnel et nous allons le respecter. Mais bien sûr, nous serons là pour veiller sur votre sécurité.* » Au bout de deux heures, tout le monde s'est calmé. Les gens n'étaient pas devenus enthousiastes, mais ils se sont dit : « Bon, il y a un projet... ».

*Aujourd'hui, on parle des innovations techniques, mais on ne paraît plus croire dans le progrès moral humain. Vous, vous y croyez toujours...*

**D. C-B. :** Changer le monde, c'est croire en l'humanisation des mentalités. Le gouvernement allemand a annoncé que le pays devrait accueillir 800 000 réfugiés. Bien sûr, il y a des groupes fascistes qui protestent, qui agressent ou qui brûlent des centres d'accueil. Mais il y a aussi une énorme mobilisation de la société. L'autre soir, sur ZDF, la deuxième chaîne allemande, le présentateur Claus Kleber a raconté avec émotion comment un chauffeur de bus avait accueilli les réfugiés qu'il devait transporter par ces mots : « *Pardonnez-moi, mesdames et messieurs du monde entier, je veux vous dire bienvenue. Bienvenue en Allemagne, bienvenue dans mon pays. Passez une bonne journée.* » Une semaine avant, une présentatrice avait dit : « *Ça suffit maintenant, nous devons nous mobiliser pour les réfugiés !* » Nous sommes dans un moment difficile, il faut essayer de dire la vérité et la vérité est qu'il va falloir les accueillir.

*Le progrès n'est pourtant pas inéluctable et les sociétés peuvent aussi régresser. Les mouvements fondamentalistes religieux veulent aussi changer le monde mais en tournant le dos à la démocratie...*

**D. C-B. :** Si on prend au sérieux l'affrontement religieux, alors il faut détruire Daech. Mais dans la lutte contre l'intégrisme musulman, il faut garder en tête que nous n'avons pas le droit de perdre notre âme. On change le monde au nom d'un idéal, mais lorsque cet idéal est attaqué, comment le défend-on ? En remettant en cause nos libertés ? Sûrement pas. Laïques et religieux doivent trouver un compromis. Là c'est un athée convaincu qui vous parle : en paraphrasant Voltaire et Rosa Luxemburg, je dis aux religieux : « *Je m'oppose à votre pensée et je défendrai toujours votre droit à croire* » ; aux laïques : « *Je partage votre pensée mais ne transformez pas la laïcité en religion* » ; aux athées : « *Seul Dieu, qui n'existe pas, sait si nous avons raison.* » « *Inch Allah.* »

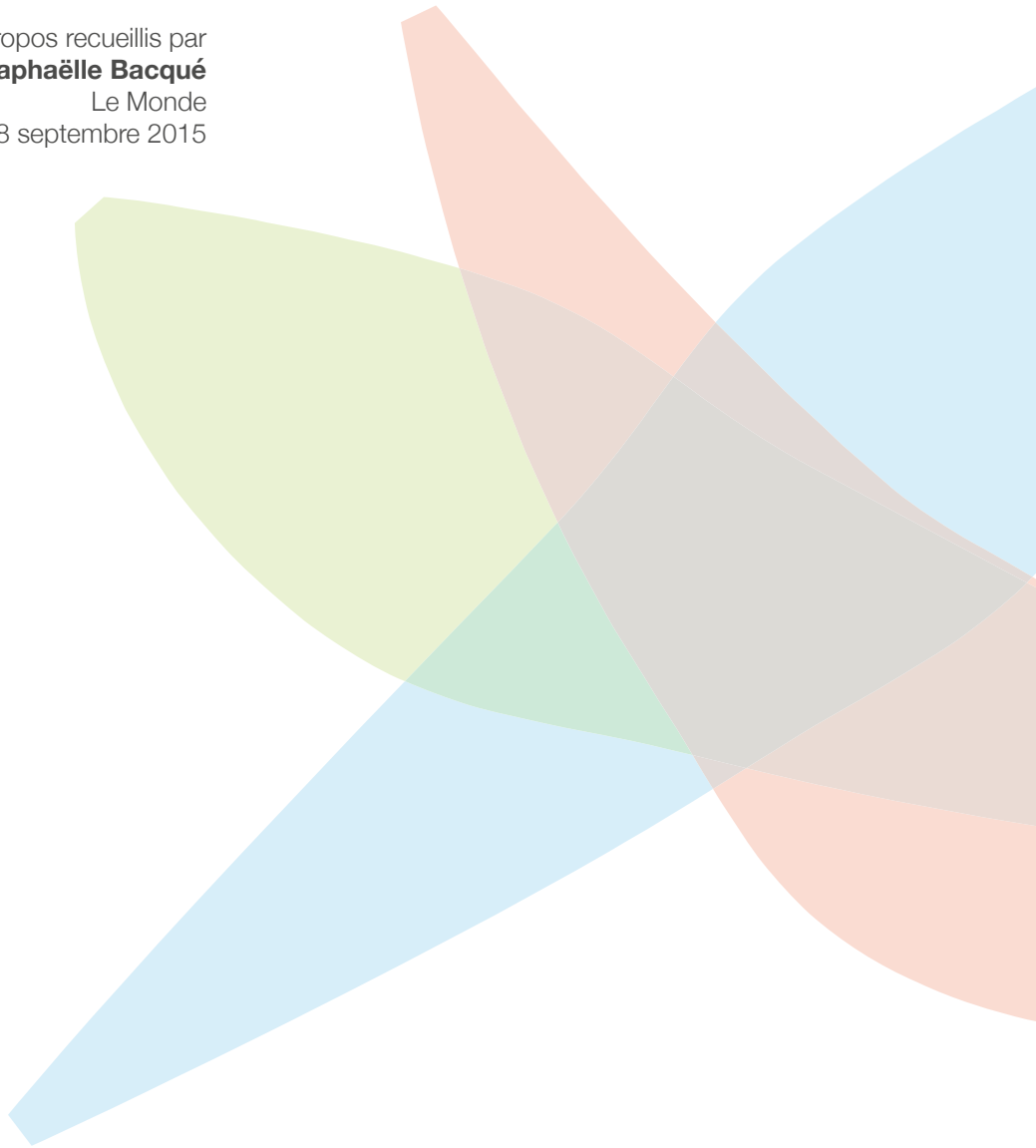
*Comment imaginez-vous le monde dans cinquante ans ?*

**D. C-B. :** Dans cinquante ans, nous aurons une Europe fédérale, une gouvernance européenne, un budget européen !

*Comme vous êtes optimiste !*

**D. C-B. :** Mais oui ! Si je vous avais prédit la chute du communisme en Europe de l'Est, en 1988, vous m'auriez cru fou. Je vous dis donc que dans la mondialisation qui va gagner encore, dans cinquante ans, l'Allemagne aura l'importance qu'a le Luxembourg et la France aura celle qu'a Malte dans l'Europe d'aujourd'hui. Notre projet de civilisation est-il de vivre pépère comme le Luxembourg et Malte ? Si on a un projet de civilisation, on ne peut le faire que par l'Europe. C'est en définissant le rêve que l'on définit la direction et en définissant la direction on peut réussir le changement.

Propos recueillis par  
**Raphaële Bacqué**  
Le Monde  
Le 8 septembre 2015



# COMMENT CONSTRUIRE UNE SOCIÉTÉ PLUS ÉGALITAIRE ET MOINS INFLEXIBLE ?

## UNE OPINION DE PAUL JORION

Nous pourrions nous demander si, au gré des événements actuels (renforcement de l'Etat policier, érosion des droits acquis par les travailleurs par la lutte, tel le droit de grève, libéralisation des échanges débouchant sur l'arbitraire, telle que prévue par le TTIP), le socialisme serait le mouvement constructeur d'un autre monde, pour nous-mêmes et pour nos enfants.

Le moment est venu d'en retrouver le sens originel en concrétisant des principes de solidarité malheureusement devenus pour nous trop lointains.

Trois axes sont envisageables pour reconstruire une société plus égalitaire et moins inflexible envers ses malchanceux : une répartition nouvelle des richesses prodiguées par la terre, faisant de la gratuité son fer de lance, une taxation universelle du travail fourni par les machines remplaçant les humains dans l'emploi, un retour à une économie saine, libérée du parasitisme exercé sur elle aujourd'hui par la spéculation.

Le premier axe est celui de la gratuité. Nous avons été privés de manière injuste au fil des siècles des bienfaits que notre planète prodigue en réalité à chacun en tant que citoyen universel, tandis que cette phase de spoliation générale s'achève à l'évidence aujourd'hui par une détérioration sans doute irréversible de notre habitat terrestre. Certains proposent, dans ce contexte, d'attribuer une allocation universelle, dont le danger serait de mettre à mal ce qui subsiste parmi nous de la solidarité.

Ne conviendrait-il pas, à la place, de rendre à chacun ce qui lui est dû, à savoir la possibilité de se nourrir, de se vêtir, de se loger gratuitement ? Robespierre déclarait dans son «*Opinion sur les subsistances*» : «*Il n'est pas*

*nécessaire que je puisse acheter de brillantes étoffes, mais il faut que je sois assez riche pour acheter du pain pour moi et pour mes enfants. [...] Les aliments nécessaires à l'homme sont aussi sacrés que la vie elle-même. Tout ce qui est indispensable pour la conserver est une propriété commune à la société entière. Il n'y a que l'excédent qui soit une propriété individuelle et qui soit abandonné à l'industrie des commerçants.*» Qu'ajouter à cela ? Le marché absorbe en un rien de temps toute allocation, toute prime, en augmentant les prix d'autant, alors que la gratuité est elle à l'abri d'une telle ponction.

Le deuxième axe s'ouvrant à nous pour renouer avec le socialisme est de répartir dans la communauté les bénéfices du progrès technologique, en taxant le travail des robots et des logiciels au même titre que celui des êtres humains. La machine remplace la femme et l'homme au travail comme nous l'espérons, mais nous souhaitons que ce soit au bénéfice de tous. Or que voyons-nous aujourd'hui ? Celle ou celui remplacé par la machine est jeté sans armes sur un marché de l'emploi chaque jour plus exigü, alors que celle-ci génère par ailleurs les dividendes plantureux des actionnaires et les bonus extravagants des dirigeants des plus grosses entreprises. Comme à l'aube de la Révolution industrielle, les promesses de cette nouvelle ère de libération ne se réalisent que pour un petit groupe se qualifiant lui-même «*d'élite*» et laissent la grande masse de la population plus démunie qu'avant, par manque non plus cette fois de pain mais bien souvent, d'éducation.

Le troisième axe est de mettre la spéculation hors d'état de nuire, non pas en la taxant mais en l'interdisant comme c'était le cas autrefois - paradoxalement peut-être - à l'âge d'or du capitalisme. Au grand malheur des travailleurs qui ont fondé notre société, la spéculation qui gangrène celle-ci depuis 150 ans (depuis l'abrogation des lois raisonnables qui interdisaient jusque-là «*les paris à la hausse ou à la baisse des titres financiers*») les prive des fruits de leur labeur, en les soumettant au joug des spéculateurs, augmentant les inégalités de richesses devenues maintenant scandaleuses.

Les citoyens d'aujourd'hui et leurs descendants sont asservis à une dette dont ils ne sont majoritairement pas responsables. La recherche exclusive du profit personnel conduit notre espèce à l'abîme, l'entraide engendre au contraire l'espoir de son salut.

Les trois axes décrits sont réalistes et dignes de l'esprit socialiste, qui est de rendre à chacun sa dignité dans une société non pas fondée sur des rivalités exacerbées seulement par le lucre, mais authentiquement solidaire.

**Paul Jorion,**

La Libre,

le 7 septembre 2016

# LE COURS D'EMPATHIE OBLIGATOIRE DANS LES ÉCOLES DANOISES

*L'empathie, ou l'aptitude à pouvoir ressentir les émotions d'une autre personne est une capacité considérée comme cruciale dans la vie quotidienne danoise. Enseigner l'empathie aux enfants contribuerait en effet à leur épanouissement futur.*

## DES COLLÉGIENS DÉPRIMÉS ET NARCISSIQUES

Une étude de l'Université du Michigan, réalisée sur environ 14 000 collégiens, démontre que ces derniers seraient aujourd'hui moins empathiques que durant les années 1980 et 1990.

Pour Michele Borba, psychologue spécialisée dans l'éducation, cette perte d'empathie serait couplée à un narcissisme quant à lui grandissant. Deux phénomènes qui, selon la chercheuse, permettraient d'expliquer pourquoi presque un tiers des collégiens est déprimé.

## UNE HEURE D'EMPATHIE PAR SEMAINE, UN INGRÉDIENT SECRET?

Et le Danemark semble prendre le phénomène très au sérieux, puisque que le pays le plus heureux du monde consacre, dans son programme d'études national, une heure par semaine pour développer l'empathie de ses élèves.

Une manière d'éduquer qui, selon l'écrivaine Jessica Alexander, contribuerait à rendre les enfants plus heureux, également dans leur future vie d'adulte, comme le rapporte le site d'information francophone La Presse

Ces cours d'empathie, qui s'adressent aux enfants et adolescents âgés entre 6 et 16 ans, visent surtout à créer une atmosphère où les jeunes se sentent à l'aise, et peuvent communiquer ensemble, par exemple pour trouver une solution à un problème éventuel. Tout en parlant et en écoutant leurs condisciples, les enfants ont même le droit de manger du gâteau, à condition qu'ils l'aient cuisiné ensemble. «*C'est aussi important que les mathématiques ou l'anglais*», confie Jessica Alexander à La Presse.

Cette pratique a été codifiée dans la loi danoise de 1993 relative à l'éducation, qui vise entre autres à enseigner aux enfants ce que sont les limites, l'empathie et la sexualité.

**Mathilde Leflot**  
RTBF,  
le 23 août 2016

# AGENDA

## CONFÉRENCES

### **30/09/16 – 9.30 - FIFF Campus - Namur**

Projection du film « Swagger » à un groupe de jeunes, suivie d'un débat avec Walid  
En partenariat avec le FIFF

### **09/11/16 - Cité Miroir de Liège**

Projection d'un film de Pascal Blanchard, suivie d'une conférence avec Pascal Blanchard & Lilian Thuram  
En partenariat avec la Cité Miroir

### **06/12/16 - Grandes conférences namuroises - Université de Namur**

Thème : Quel monde voulons-nous bâtir ?  
En présence de Jean-Pascal Labille, Eric de Beukelaer et Monica Frassoni

### **12/12/16 - Maison de la Laïcité d'Ottignies-Louvain-la-Neuve**

Thème : Ceci n'est pas une crise ?  
En présence de Jean-Pascal Labille

## PUBLICATIONS

Aux Editions Renaissance du livre :

### **Octobre 2016**

Des Mots d'Espoir, par Henri Deleersnijder

### **Novembre 2016**

Le Brexit, livre collectif

### **2017**

L'urgence humaniste, par Eric de Beukelaer & Baudouin Decharneux

# RESEAU

Retrouvez toutes les actualités de la Fondation sur :

## NOTRE SITE WEB

<http://www.cecinestpasunecrise.org/>

## NOTRE PAGE FACEBOOK

[www.facebook.com/cecinestpasunecrise](http://www.facebook.com/cecinestpasunecrise)

## NOTRE PROFIL TWITTER

<https://twitter.com/PasUneCrise>

## CECI N'EST PAS UNE CRISE

FONDATION D'UTILITÉ PUBLIQUE

Rue Royale 151  
1000 Bruxelles, Belgium

E : [info@cnepuc.org](mailto:info@cnepuc.org)

W : [www.cecinestpasunecrise.org](http://www.cecinestpasunecrise.org)

F : [www.facebook.com/cecinestpasunecrise](http://www.facebook.com/cecinestpasunecrise)

Editeurs :

Jean-Pascal Labille, Président

Marielle Papy, Administratrice déléguée